CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

MARC PERELMAN, L'ÈRE DES STADES : GENÈSE ET STRUCTURE D'UN ESPACE HISTORIQUE, GOLLION (SUISSE), INFOLIO, 2010. 461 P. ILL.

Antoine Le Bas

Société française d'histoire urbaine | « Histoire urbaine »

2011/1 n° 30 | pages 193 à 195

ISSN 1628-0482
ISBN 9782914350303

Article disponible en ligne à l'adresse :

---

https://www.cairn.info/revue-histoire-urbaine-2011-1-page-193.htm

---

Distribution électronique Cairn.info pour Société française d'histoire urbaine.
© Société française d'histoire urbaine. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

© Société française d'histoire urbaine | Téléchargé le 23/12/2020 sur www.cairn.info (IP: 207.241.231.83)

Melle illustrent le parti du maître d'œuvre : « … Il s'agit de la conservation et du retour à ses formes primitives d'un édifice représentant réellement le type de perfection et d'ensemble le plus complet qu'offre le Poitou pour une église à trois nefs du XIIe siècle » (p. 365).

Certes, les fautes historiques commises alors sont, à juste titre, critiquables. Mais elles font partie de la genèse même de ce corps de métier. Le « clan » de Viollet-le-Duc qui règne alors sur la reconstitution et l'isolement des monuments historiques, entraînant avec lui des démolitions irréversibles, semble, après 1853, l'avoir emporté. L'âge de restaurations romanes discrètes a donc fait long feu. Cette question invite à comprendre le passage et les glissements de conception des architectes « restaurateurs », d'une génération à l'autre.

La conclusion est très claire à ce sujet, écartant toute glose esthétique. En marge des débats surtout parisiens qui touchent la répartition des rôles entre architectes et ingénieurs, l'activité des architectes de fonction en province évolue lentement de la Restauration à 1930. Si l'on assiste d'abord à une tentative de décentralisation, la Troisième République marque l'avènement d'un régionalisme accentué de ces missions. Parmi les corps de titulaires de l'État voués à l'entretien du patrimoine local : « Les architectes s'organisent pour faire reconnaître leurs compétences et acquérir un statut » (p. 382). Un cumul légitime s'instaure alors, par périodes alternant les fonctions publiques, dont celle d'architecte municipal que Segretain n'a pas exercée comme son prédécesseur, et l'exercice privé.

On attend donc avec impatience le catalogue que prépare Chantal Callais pour comprendre comment Segretain sut s'adapter aux nouvelles modes programmatiques et stylistiques de cette époque de transition. Pour l'heure, ce récit contraste avec les nombreuses monographies béates et souvent sans queue ni tête qui glorifient la personnalité créatrice des architectes à travers le style des bâtiments – et surtout des monuments –, qu'ils ont construits ou restaurés, sans s'interroger sur les conditions de leur activité et de leur production. Grâce à des questionnements profonds aux portées généralisables, grâce à de rigoureuses analyses sur les fonctions publiques des métiers de l'architecture, Chantal Callais a su dépasser avec un bonheur évident la contemplation naïve et esthétique des objets architecturaux pour proposer une réflexion pénétrante de leur genèse. L'architecte Segretain était-il un cas particulier qui justifiait une telle analyse ? Ou bien est-ce grâce aux talents de l'auteur que ce personnage nous apparaît désormais si familier ? Cet ouvrage fera date dans l'approche de la production de notre patrimoine bâti, rural et urbain, monumental et ordinaire, du XIXe siècle.

Marc Perelman, L'ère des stades : genèse et structure d'un espace historique, Gollion (Suisse), Infolio, 2010. 461 p. ill. (Antoine Lebas).

L'ouvrage de Marc Perelman propose moins une étude sur l'histoire et les formes des stades qu'il ne dessine et définit le contexte historique conditionnant leur apparition et leur succès à partir de l'analyse des pratiques plus ou moins sportives qui s'y donnent à voir. A travers cet essai philosophico-esthétique polymorphe, combinant observations techniques et développements psychologiques, l'auteur, architecte et professeur d'esthétique à l'Université de Nanterre, soumet cette forme architecturale à la lecture socio-politique d'un sport moderne dont le

© Société française d'histoire urbaine | Téléchargé le 23/12/2020 sur www.cairn.info (IP: 207.241.231.83)

stade constitue le lieu emblématique, et qui recouvre un ensemble de pratiques hautement symboliques de notre société.

L'auteur se penche, en préalable, sur le statut du corps mis en œuvre dans ces activités, statut qui détermine la place du sport dans une société mondialisée. Prenant d'emblée le contre-pied d'une vision harmonieuse du sport, l'auteur voit dans le spectacle sportif le lieu d'un assujettissement de l'homme à son corps : corps formaté et indifférencié des spectateurs assis, immobiles, réduits par les gradins à une corporalité dont le nombre fait masse ; public infantilisé par un spectacle qui renvoie à ses propres limites physiques et en appelle aux ressorts primaires des pulsions émotives ; athlète de compétition devenu « bête de concours », au corps pesé, chronométré, divisé par les disciplines, devenu distinct de l'homme auquel il est réduit. Car le sport mis en scène n'a rien d'une promenade de santé, individuelle, dictée par le plaisir. L'auteur voit dans une compétition sans fin le vrai moteur du sport, structuré par un principe de rendement physique, de progrès infini, avec pour fin une performance couronnée par un record dont l'essence est d'être toujours surpassé. Au passage de la production à la productivité répond l'évolution du sport loisir au sport de compétition. L'essor du loisir sportif et du spectacle des compétitions s'inscrit dans une temporalité rythmée par le travail, mais soustraite à sa sphère, ainsi que dans le cadre productiviste d'une société de consommation qui est aussi société du spectacle, dont le sport reflèterait la dimension oppressive et aliénante. L'auteur vise à démontrer combien le stade illustre l'adéquation de l'organisation de son espace aux valeurs de cette société.

Le stade appartient à la ville comme le sport moderne relève d'un loisir citadin. La rigueur de son cadre architectural fait du stade le sanctuaire de la compétition sportive, manifestations de loisirs pour des masses attirées par l'odeur du sang. Car il s'agit moins d'exercices joyeux, rassemblant des foules en liesse, que d'un spectacle destiné à une masse transformée en machine à émotions dont l'agressivité est de moins en moins refoulée. Autant que sur la piste, le spectacle est dans l'arène dont l'architecture contribue à rassembler la foule, la souder en une masse indissociable. A côté de ses fonctions évidentes et avouables (d'accueil, de distraction), le stade présente des capacités occultes, ambiguës voire inquiétantes, de contention qui n'ont pas échappé aux régimes totalitaires.

Le succès et la multiplication des stades, apparus au début du XXe siècle, tient à leur capacité à magnifier le spectacle sportif sur les modes visuels et sonores. Cette autorité spatiale qui s'impose aux athlètes comme au public, le stade la doit d'abord à l'adéquation parfaite entre sa forme – circulaire et circonscrite – et sa finalité : donner à voir le spectacle sportif dans les meilleures conditions. Mais le stade est plus qu'une scène et qu'une machine à gagner ; sa beauté radicale tient à ce qu'il intègre un ordre supérieur (technico-esthétique) qui justifie une discipline des corps distraits de la réalité du quotidien. Sa capacité à fasciner la masse spectatrice découle de cette dimension monumentale qui tend à dépersonnaliser les individus en maintenant une forte domination sur la foule excitée. L'auteur dénonce ici justement la dérive possible de tentations totalitaires que l'historien se doit de rappeler.

Aujourd'hui, le stade se propose toujours d'associer le rêve à la réalité, la simplicité d'une forme pure à la complexité technologique d'un spectacle qui se

© Société française d'histoire urbaine | Téléchargé le 23/12/2020 sur www.cairn.info (IP: 207.241.231.83)

donne comme spectacle de la technologie. Grâce aux virtualités techniques des nouveaux matériaux – béton armé, métal, verre, etc. –, tout un vocabulaire formel impose respect au public : tribunes en surplomb, élévations monumentales, amples courbures des gradins, couvertures géantes. Son architecture demeure toutefois marquée par la priorité accordée au confort visuel et physique (éclairage puissant, pente des gradins, sièges individuels) et à un souci de sécurité nécessitant cloisonnement des tribunes, clôtures, caméras de surveillance. Car l'organisation du stade en structure fermée, isolée, favorise la violence et la développe en tous sens (terrain, gradins, abords). La faute en revient à la forme en bulle du stade qui favorise la régression des spectateurs qui abdiqueraient leur individualité au profit d'une adhésion à la forme d'une masse visuelle et sonore ; leur agressivité générale y décomposerait l'espace du stade, dissout dans un volume sonore orchestré par la rondeur de l'enceinte.

Depuis quelques décennies, les exigences de retransmission des manifestations sportives font concurrence au panoptisme collectif du stade : la visibilité totale désormais exigée par les médias reconfigure l'architecture des nouveaux stades. Des caméras mobiles permettent de visualiser le spectacle non seulement dans le stade, mais le stade se montre aussi sur l'écran de chaque foyer comme un chez-soi collectif en lieu et place de la maison, en substitut du foyer identitaire, maison commune où une communauté se reconnaît et se rassemble, hors de toute référence au réel.

L'auteur livre ici une synthèse dense et bien documentée qui approfondit, élargit et renouvelle une thèse naguère énoncée par J.-M. Brohm. Il y remet en perspective le sens d'un monument, véritable cathédrale des temps modernes, dont la place et le rôle révèlent le statut de l'homme et de ses loisirs sportifs dans la société actuelle. On regrettera la seule prise en compte du sport de compétition et du sport spectacle, parti bien complaisant envers la dictature des médias ; car cette fascination à l'encontre d'une forme architecturale qui crève l'écran finit par cacher la forêt de pratiques sportives individuelles, silencieuses et hédonistes qui s'épanouissent hors de toute débauche architecturale et de toute emprise médiatique.

© Société française d'histoire urbaine | Téléchargé le 23/12/2020 sur www.cairn.info (IP: 207.241.231.83)